ANNALES

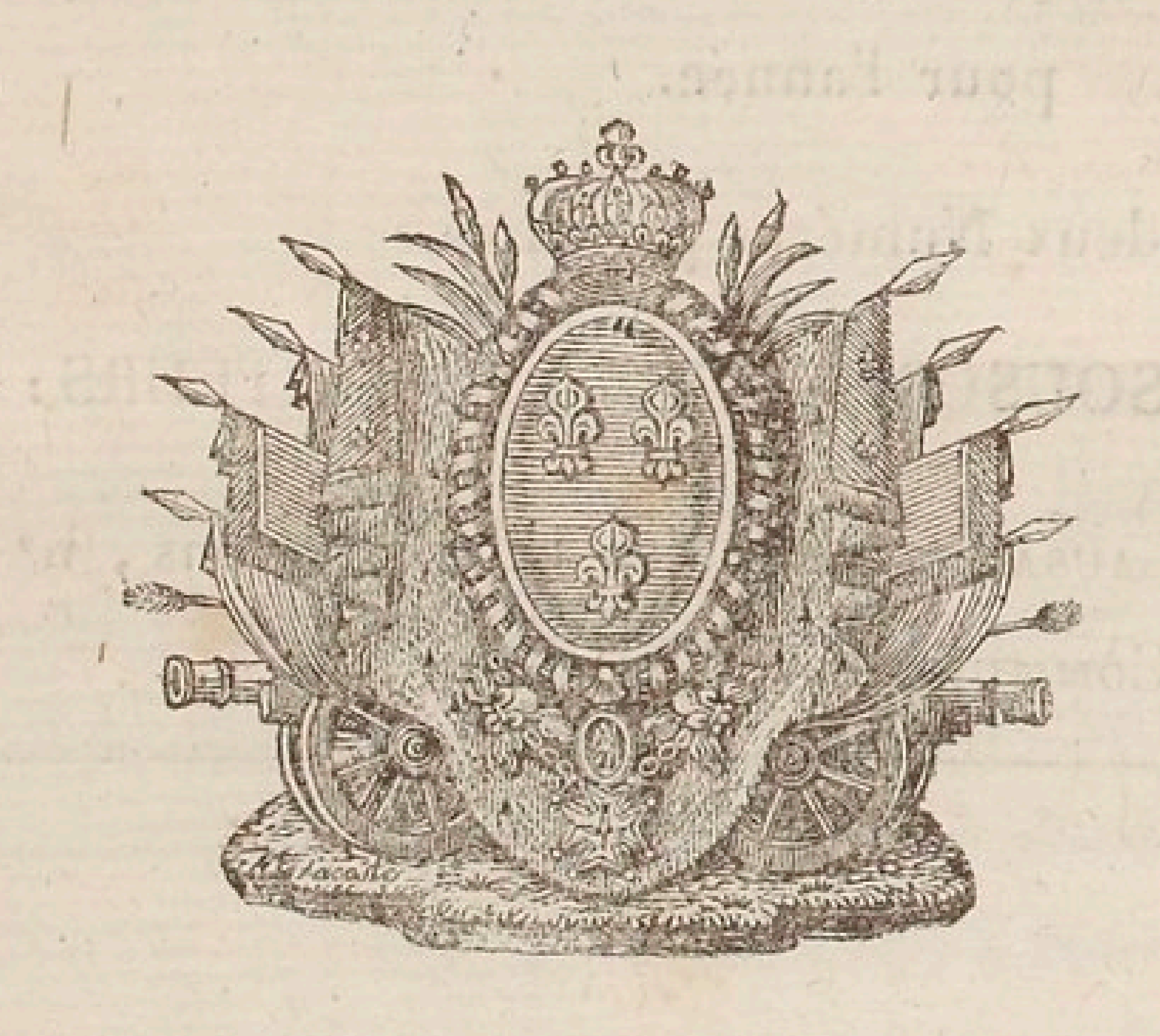


DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

SECOND TRIMESTRE.

1er octobre 1814.



A PARIS,

AU BUREAU DE RÉDACTION,

rue des Cinq-Diamans, n° 27.

1814.

Le prix de la souscription est, franc de port pour toute la France, de

8 fr. pour trois mois,
15 pour six mois,
26 pour l'année.

Il paraît deux Numéros par mois.

ON SOUSCRIT CHEZ LES ÉDITEURS:

M. de Lausanne, rue des Cinq-Diamans, n° 27;
M. du Commun, rue Vantadour, n° 1.

ANNALES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N° VII.

HISTOIRE

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

(Septième article.)

Mesmer avait déclaré qu'il quitterait la France sous quelques mois ; tout espoir de rapprochement était anéanti ; les médecins et les journalistes l'accablaient de ridicule. Le Magnétisme, ce don précieux du Créateur, était traité avec la même légèreté qu'une pièce nouvelle ou une querelle de littérateurs. Chaque jour voyait naître et mourir une foule de pamphlets, et l'opinion publique, errante au milieu de ces démêlés, ne pouvait trouver une base assez solide pour se fixer.

Parmi les écrits qui parurent alors en faveur du Magnétisme, le plus remarquable est celui de M. Bergasse, intitulé : *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris à un Médecin du Collége de Londres.* La mauvaise foi des adversaires du Magnétisme y est clairement démontrée, et l'auteur fait retomber sur eux le *ridicule*, seule arme dont ils pussent se servir.

Nous avons vu que la Faculté avait lancée un décret contre M. d'Eslon ; pour que ce décret eût force de loi, il fallait qu'il fût confirmé dans deux autres assemblées. Avant les évènemens que nous avons racontés dans le Numéro précédent, la seconde de ces assemblées avait été tenue, et le décret approuvé : restait donc une troisième assemblée ; M. d'Eslon était décidé à la demander, et à en appeler au parlement, si la Faculté persistait dans son décret contre lui, lorsque Mesmer ayant rompu avec le gouvernement, se rendit aux eaux de Spa pour se distraire de toutes les contrariétés qu'il venait d'essuyer.

Pourquoi faut-il que deux hommes qui jusqu'alors s'étaient si bien entendus, se brouillassent pour un vil intérêt ? Ce n'est plus la cause de la vérité qui les anime, l'essort est

donné à leurs passions, l'imperfection humaine se dévoile, et nous n'avons plus à décrire que de honteux débats.

Mesmer était depuis un mois à Spa, lorsqu'il appris que M. d'Eslon avait paru devant la Faculté, qu'il y avait défendu la cause du Magnétisme, et qu'il s'était annoncé comme ayant fait lui même des cures par le Magnétisme. Qu'enfin la Faculté ne l'ayant pas mieux reçu que les fois précédentes, il avait appelé du décret devant le parlement, et qu'en attendant qu'il fût définitivement statué sur sa contestation avec sa compagnie, il avait ouvert un traitement où se rendait tous les jours un grand nombre de malades.

Quels qu'aient été les conventions ultérieures de Mesmer et de M. d'Eslon, cette nouvelle frappa le premier d'un coup de foudre; il s'écria que sa confiance était trahie, et ne put cacher une violente douleur. Plusieurs de ses malades l'avaient suivi à Spa; ils partagèrent vivement son chagrin, et résolurent entr'eux d'assurer sa fortune et sa gloire, en assurant le bien de l'humanité. Ils formèrent donc le plan d'une souscription, ayant pour objet de le mettre en état de publier sa doctrine et sa découverte.

Cependant Mesmer écrivit la lettre suivante à M. Philip, alors doyen de la Faculté :

MONSIEUR,

On m'a fait lire le discours que M. d'Eslon a prononcé dans votre assemblée du 20 du mois d'août dernier, et l'acte par lequel, pour avoir entretenu des relations avec moi, que vous regardez comme pratiquant illicitement la médecine, vous le suspendez de ses fonctions doctorales pendant l'espace de deux années, après quoi, s'il ne change de conduite et de maximes, il sera définitivement rayé du tableau de la Faculté.

Je ne vous demanderai pas, Monsieur, ce que c'est que pratiquer la médecine illicitement. Jusqu'à présent, la médecine m'avait paru non pas un droit, mais une science; et j'avais pensé que celui qui démontre qu'il peut guérir, ne devait pas être privé de la liberté de le faire. Je n'examinerai pas non plus, s'il est vrai qu'on peut regarder, comme pratiquant illicitement la médecine, un homme reçu médecin dans une Faculté assez fameuse, avoué depuis par votre propre gouvernement, qui a voulu se l'attacher par des offres honorables, et tenant dès lors de la même autorité, que vous, la permission d'exercer la profession qu'il a choisie.

Un autre objet m'occupe en ce moment : M. d'Eslon, dans son discours, après avoir annoncé que je ne devais plus retourner en France, quoiqu'il sût très-bien que mon absence n'était que momentanée, fait entendre qu'il est dépositaire de mon système et de ma décou-

verte; et pour donner plus d'autorité à ses paroles, il demande qu'il soit procédé, par des commissaires choisis dans le sein de votre compagnie, à l'examen de trente cures qu'il a, dit-il, opérées par le Magnétisme animal.

Il est possible que M. d'Eslon ait opéré des cures par le Magnétisme animal. Devenu, par un concours de circonstances dont je crois inutile de rendre compte, le seul agent que je pusse employer auprès des compagnies savantes que je désirais associer à mes travaux, ayant été ensuite mon interprête, quand il s'agit de répondre aux propositions que le gouvernement a bien voulu me faire, à l'époque où il a souhaité que je me fixasse en France; et depuis n'ayant négligé aucune occasion de publier avec éclat son dévoûment à ma cause et son zèle pour les progrès de mes opinions, M. d'Eslon m'avait paru un ami sûr dont il ne me convenait pas de me défier.

Interrogé fréquemment par lui sur les malades que je traitais, sur ceux qu'il traitait lui-même, je n'ai donc pas craint de lui faire entrevoir mes procédés. Ainsi, je ne serais pas surpris qu'en les imitant, comme j'entends dire qu'on les imite ailleurs, il ait produit des effets salutaires; et ceci ne prouverait autre chose que la perfection du moyen que je mets en œuvre. Mais je ne l'ai jamais positivement instruit; jamais je ne lui ai dévoilé la théorie très-étendue, et je crois assez profonde, qu'il faut étudier pour se dire, avec quelque vérité, possesseur de ma doctrine et de ma découverte. Il y a plus: on lui faisait apercevoir combien les connaissances imparfaites que je lui laissais acquérir, étaient insuffisantes pour constituer proprement une science, comment dès-

lors elles pouvaient devenir facilement abusives, et quel inconvénient il y aurait à les divulguer avant que je fusse placé dans des circonstances propres à développer tout-à-la-fois le système auquel elles appartiennent; je l'avais engagé à ne pas s'en prévaloir, sur-tout d'une manière publique : et convaincu de la sagesse de mes motifs, il m'avait donné sa parole de garder le silence le plus absolu sur tout ce qu'il apprendrait auprès de moi.

Et cependant M. d'Eslon annonce qu'il a ma découverte. Que fait-il en se permettant cette démarche ? Il se rend évidemment coupable d'un double crime : il me trahit, parce qu'il dispose sans mon aveu d'une chose que je dois regarder comme ma propriété, et comme une propriété d'autant plus précieuse, qu'elle m'a coûté plus de peine à acquérir, et qu'elle m'a exposé à plus d'infortunes. Il en impose au public, parce qu'il essaie de faire croire, sans aucune restriction, qu'il peut me remplacer; qu'on doit espérer de lui tout ce qu'on avait attendu de moi; et que ses connaissances sont assez complètes pour que mon absence ne laisse point de regrets à ceux qui avaient quelque opinion de mon savoir.

Or, Monsieur, comme on est accoutumé à penser que M. d'Eslon n'agit que d'après mon impulsion, comme, en effet, jusqu'à présent nos démarches ont été à-peu-près communes, et qu'à cause de nos relations anciennes, la mesure de confiance qu'on aurait en lui, serait infailliblement déterminée d'après la confiance qu'on pourrait avoir en moi, il importe à ma réputation que je dois l'empêcher de compromettre, et plus que cela, au progrès de ma doctrine dont il connaît à peine quelques élémens, et dont même, sous le prétexte de

faire le bien, je ne veux pas qu'on abuse; il importe, dis-je, qu'on sache qu'elle opinion j'ai de ses procédés; il faut sur-tout qu'on soit averti que je n'avouerai désormais rien de ce qu'il pourra faire; que ses fautes lui seront personnelles comme ses succès, et que ce n'est pas chez lui, quoiqu'il ait essayé de le faire entendre, qu'il faut aller chercher le système de mes connaissances.

M. d'Eslon ayant prononcé, en présence de votre compagnie, le discours dont je me plains, ce n'est qu'à vous, Monsieur, que je peux recourir pour donner à la déclaration que je fais ici toute la publicité qu'elle doit avoir. Vos confrères n'auraient certainement pas accueilli M. d'Eslon, démontrant même qu'il avait ma découverte; et que ma découverte était utile, parce qu'il leur eût paru odieux de profiter d'une chose qui ne peut appartenir à personne sans l'abandon ou le consentement de celui qui en est le propriétaire. Vos confrères ne doivent donc pas approuver la conduite que M. d'Eslon a tenu dans cette circonstance.

D'après cela, Monsieur, je me persuade que vous ne refuserez pas de lire, dans le même lieu où l'on a si publiquement abusé de ma bonne foi, la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

Plus accoutumé à la résignation qu'à la vengeance, je me tairais, si je pouvais me taire; mais dans une affaire qui est devenue celle de toute ma vie, et de laquelle dépend aujourd'hui toute ma renommée, je dois la vérité au public, et je la lui dois d'autant plus, que si je gardais le silence, il pourrait être plus facilement trompé.

J'ose donc espérer, Monsieur, que vous daignerez faire quelque attention à ma demande. Comme il ne s'agit en cette occasion ni de ma personne ni de mon système, mais d'un simple acte de justice, quel que soit la différence de nos sentimens, j'ai trop haute opinion de votre équité pour ne pas croire que vous ne verrez ici que la nécessité de ma réclamation, et que vous voudrez bien mettre quelqu'empressement à me satisfaire.

Je suis, etc.

Signé MESMER,

D.-M. de la Faculté de Vienne.

Cette lettre fut lue en pleine assemblée. Les évènemens ultérieurs nous montreront que toute juste qu'était la réclamation, elle ne parut pas mériter attention.

Cependant le plan de la souscription était arrêté; elle devait être composée de cent actions de cent louis chacune. Mesmer, qui avait refusé les offres plus brillanses du gouvernement, accepta celle-ci avec plaisir; et l'évènement qui devait hâter son départ de France, le retient et fit de cette contrée le berceau du Magnétisme.

Cette affaire causa le prompt retour de Mesmer à Paris. Le plan de la souscription fut accueilli avec empressement de plusieurs

personnes de distiction, telles que MM. de Puységur, le Bailli-des-Barres, le P. Gérard, Court-de-Gebelin, etc. etc. Au bout d'un mois, vingt souscriptions étaient remplies. Pendant que les évènemens se préparaient si favorablement pour la propagation du Magnétisme, un ami de M. d'Eslon travaillait auprès de Mesmer à opérer entre eux une réconciliation qu'on croyait nécessaire à la prospérité de la nouvelle doctrine. Sans entrer ici dans de trop longs détails, nous dirons que la réconciliation eut lieu, qu'elle fit abandonner, pour un moment, le projet de souscription, mais que de nouveaux débats s'étant élevés, débats dans lesquels le tort paraît être du côté de M. d'Eslon, une rupture définitive s'ensuivit, et le premier projet eut toute son exécution.

La souscription fut remplie ; on organisa une société, et Mesmer confia enfin sa découverte et sa doctrine à cent personnes assez amies de l'humanité pour acheter d'une partie de leur fortune le droit et le pouvoir de faire le bien.

Ce serait ici le lieu d'exposer la doctrine de Mesmer, doctrine qui est une partie es-

sentielle de l'histoire du Magnétisme. Mais comme cette exposition demande un plus grand développement que celui que nous pouvons nous permettre dans ce Numéro, nous le renvoyons au prochain.

A.

(La suite au prochain Numéro).

CURES.

SUITE DU TRAITEMENT DE M. HÉBERT.

Sur cette fâcheuse nouvelle, j'écrivis de suite au général baron de Préval, de vouloir bien accorder un congé au nommé Hébert, ayant le plus vif et le plus pressant besoin de le revoir, et conservant encore l'espoir de lui rendre l'usage de l'œil, sans lequel au surplus il cessait d'être propre au service militaire. Le général eut la bonté de satisfaire de suite à ma demande.

Hébert arrive chez moi : après beaucoup d'explications sur son accident et sur ses tristes résultats, après l'examen de son œil qui paraissait être fort beau, mais qui n'était plus sensible à l'impression de la lumière la plus vive, je me mis à le magnétiser. Il ne fut pas plutôt endormi, que la scène la plus touchante commença. Les larmes le gagnèrent ; puis les cris, puis les étouffemens, puis les accès de la colère

et du désespoir, puis enfin des exclamations entrecoupées : Les malheureux ! me traiter en vil criminel ! me jeter en prison ! me refuser tout secours ! si je ne suis pas mort ce n'est pas leur faute ! quelle injustice ! quelle infamie ! — Mon ami, calmez-vous. — Ah ! monsieur, laissez-moi exhaler ma fureur et mon chagrin. Dans l'état de veille, je me retiens ; mais je me fais beaucoup de mal : ceci va me soulager et dissiper un peu la tristesse dans laquelle je suis plongé. — Je le laissai donc faire et dire en le retenant seulement assez pour l'empêcher de faire mal à personne et à lui-même.

Quand il fut tout-à-fait appaisé, je lui demandai si son œil était perdu sans ressources. Il examina avec attention et me dit : Non, monsieur, j'ai encore trois jours pour commencer un nouveau traitement ; mais si nous ne le faisons pas dans ce délai, il n'y a plus de moyens humains capables de me guérir. Il faut avoir été à ma place pour savoir ce que j'éprouvai à cette réponse. Dieu soit loué, mon cher ami ! Combien vous faut-il de temps pour achever votre guérison complète ? — Douze jours. — Avez-vous un congé ? — Non, monsieur. — Aurez-vous encore un accès de

chagrin à votre prochain sommeil? — Oui; encore deux fois; mais chaque fois l'accès diminuera. — Réveillez-vous.

Mon cher Hébert, allez demain matin, sans faute, à votre caserne; demandez un congé de quinze jours; obtenez-le, il le faut absolument; votre cure en dépend. Si vous avez ce congé, je vous promets de vous rendre l'usage de votre œil.

Le lendemain il avait obtenu ce congé : son père, alarmé des accidens arrivés à son fils, était parti du Merlerault, et ils vinrent chez moi tous deux à sept heures du soir, ayant employé une bonne partie de la journée à visiter les médecins et les oculistes. Heureusement la diversité de leurs opinions et de leurs conseils avait inspiré au père peu de confiance. Le fils, dans son état de veille, était aussi un peu ébranlé dans sa confiance pour le Magnétisme; il me dit assez froidement qu'il ferait tout ce que son père lui conseillerait. Dans quel embarras je me trouvais! je ne voulais pas plaider la cause du Magnétisme moi-même; mon enthousiasme et mon empressement eussent paru déplacés. Si le père eût engagé son amour-propre à le combattre, nous étions perdus sans ressource. Je voulais le

mettre en rapport avec son fils dans le sommeil, bien sûr d'avoir alors un bien meilleur avocat que moi. Mais endormir le fils devant son père, sachant que le premier moment du sommeil serait un accès de rage et de désespoir, n'était pas sans danger; le Magnétisme lui eût paru effroyable ; il eût peut-être voulu malgré moi le toucher pour l'appaiser et lui faire par-là beaucoup plus de mal encore. Etais-je bien sûr moi-même de conserver assez de sang-froid et de présence d'esprit pour calmer le fils et retenir le père ? Je pris un autre parti. Voyez les oculistes, monsieur, dis-je au père, recueillez leurs avis; mais promettez-moi seulement de ne pas commencer de traitement avant demain au soir ; promettez-moi aussi de venir demain au soir à sept heures, ou pour me laisser votre fils, ou pour me déclarer que vous avez accordé votre confiance à une autre personne.

Je dis au fils de rester la soirée avec moi ; le père sortit quelques instans après. Alors, seul avec lui, je l'endormis. Sa crise eut lieu comme il l'avait annoncé, mais beaucoup moins forte que la précédente. Ne m'abandonnez pas, me dit-il; si vous ne me traitez pas vous-même, je ne recouvrerai jamais la

vue. — Mais si votre père s'y oppose, que dois-je faire? — Mettez-moi en rapport avec lui, demain je ferai tout pour le déterminer à s'en rapporter à vous seul. — Qu'y aura-t-il à faire à votre œil pour commencer?—Rappeler l'ophthalmie; *mon œil est dans le cas d'une jambe cassée et mal remise, qu'il faut casser de nouveau.* — Vous m'alarmez : n'y a-t-il aucun danger pour votre santé générale? La fièvre ne peut-elle pas revenir? — Non, si on suit exactement mes prescriptions. — Combien avons-nous de temps encore pour commencer ce nouveau traitement? — Demain jusqu'à minuit. — Pourquoi pas plus longtemps? — C'est qu'il reste encore une trace de la dernière inflammation, qui cesserait à cette époque. Si elle était complètement passée, l'œil serait radicalement guéri, et je serais borgne pour la vie; mais moyennant ce reste d'inflammation, non apparent, il est vrai, mais qui n'en existe pas moins, je vais rappeler la même maladie, je la traiterai comme elle aurait dû l'être; et à mesure que la douleur et l'inflammation se dissiperont, la vue me reviendra.

Quand il fut éveillé, je lui dis de venir le lendemain à six heures et demie, afin qu'il fût

endormi quand son père entrerait chez moi, que j'avais mes raisons pour cela. Il me le promit, et arriva en effet le lendemain au soir une demie-heure avant son père.

Sa crise fut beaucoup moindre et se passa principalement en soupirs. Le père arriva peu de temps après. Votre fils dort, lui dis-je; il désire vous parler. Il le regarde en souriant, comme pour dire : Ne veut-on pas me rendre dupe d'une mauvaise plaisanterie? Je les mis en rapport, et je les laissai seuls, ne voulant pas me mêler de leur conversation; je me redoutais moi-même, et je craignais de blesser le père par un empressement que j'aurais mal dissimulé. Je les examinai de loin; je vis la conversation entr'eux prendre un ton grave, puis la vivacité d'une discussion; enfin le père écouter avec attention, et le fils parler avec assurance; je ne doutai plus du succès de notre opération.

M. Hébert père se lève et vient à moi : Ce que je viens d'entendre me confond, dit-il, je n'y comprends rien; mais je ne puis me défendre d'une sorte d'étonnement. Je sais que mon fils n'a jamais étudié la médecine, je l'ai élevé moi-même, et il n'a jamais lu que des ouvrages de droit et de littérature; moi, au con-

traire, dans ma jeunesse, je l'ai étudiée; tous les termes me sont familiers; mon fils s'en sert aujourd'hui à propos, il raisonne médecine mieux que moi, il rétorque mes argumens, explique sa maladie, se sert des termes propres : j'avoue que je suis étourdi, étonné, confondu. Je conviens que le Magnétisme est une chose fort singulière; mais comme je ne puis le comprendre, je ne sais jusqu'où je dois y placer ma confiance comme moyen de guérison pour mon fils.

Je crus voir alors qu'il était temps que je parlasse à mon tour.

Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à vous annoncer est très-sérieux. L'œil de votre fils est perdu sans ressource, si ce soir même vous ne m'accordez pas le soin de le traiter. Demain il ne sera plus temps; ni médecin, ni oculiste, ni le Magnétisme lui-même n'y pourront plus rien. Ce soir est le dernier moment où le traitement doit être commencé; mais songez qu'avant de l'entreprendre, je veux votre parole que, quelque soit l'évènement, je n'essuierai de vous aucun reproche; je vous assure que votre fils recouvrera l'usage de son œil; mais bien que je vous l'assure, si la cure venait à manquer, soit par des causes

étrangères ou même de celles que vous puissiez m'attribuer, je veux que vous vous interdissiez le droit de vous plaindre ; autrement je ne commence pas le traitement, et je vous donne, en même temps, ma parole que monsieur votre fils n'y verra jamais de cet œil.

Monsieur, me dit-il, vous et mon fils parlez avec une assurance qui me détermine ; faites ce que vous voudrez, je vous l'abandonne : vous êtes comme moi père de famille, et nous sommes assez amis pour qu'il ne soit pas possible que vous cherchiez à m'en imposer ; je pars demain ; je vous le laisse avec une entière confiance, rendez-lui la vue, je vous en prie.

Je m'approchai du fils : votre père cède à nos désirs, lui dis-je ; commençons. Que faut-il faire ce soir? — Mettre une poignée de sel gris dans de l'eau bouillante, placer mon œil au-dessus de la vapeur et continuer trois jours ; que l'inflammation soit parfaitement rétablie. — Je ne doute pas que cela n'ait lieu, puisque vous le dites : mais, suivant les lois de la chimie, le sel ne se volatilise pas avec la vapeur de l'eau, et par conséquent l'irritation que vous voulez produire ne devrait pas avoir lieu. — J'en suis fâché pour la chimie,

mais je vous assure que l'eau enlevera une partie de sel (1) qui irritera l'œil et fera renaître l'inflammation.

Cet effet eut lieu comme il l'avait annoncé. Dans son état de veille, il ne concevait pas qu'il fallût rendre un œil plus malade pour opérer sa guérison, mais il n'en agissait pas moins avec confiance et sécurité.

Le quatrième jour il écrivit l'ordonnance suivante, étant au somnambulisme :

Pour combattre à la fois la pustule répandue sur la superficie de l'œil, rafraîchir les vaisseaux de la paupière inférieure et réchauffer le nerf optique appauvri par la privation de l'air vital, il est urgent de faire le spécifique suivant, qui réunit les curatifs nécessaires à cet effet :

On prendra un œuf frais que l'on fera dur-

---

(1) Je lui ai fait cette objection, parce qu'il me paraissait fort singulier qu'il confirmât par cette ordonnance ce que j'avais avancé dans un Mémoire imprimé aux Annales de Chimie, messidor en 13, et qui n'était pas d'accord avec les théories reçues alors, savoir que l'eau en vapeur avait aussi ses différens degrés de saturation des substances salines réputées fixes, et que ces degrés variaient suivant les températures.

Voyez Annales de Chimie, messidor an 13.

cir, on enlevera la coque, on coupera l'œuf en deux parties égales, on aura soin d'enlever le jaune de la partie dont on voudra se servir; l'on mettra, à la place, gros comme un pois roulant de couperose blanche, on humectera le tout avec quatre cueillerées d'eau rose, on prendra du linge fin dans lequel on suspendra le tout, on en exprimera le suc par la pression du linge, et on se servira de ce suc pour faire trois injections par jour dans l'œil malade.

Ce colyre, dont on mettait trois gouttes dans l'œil avec l'extrémité du doigt, ainsi qu'il l'avait indiqué, fut le seul remède employé pour la guérison de l'œil; le cinquième jour il m'annonça qu'il verrait la lumière, si on le découvrait un moment; il m'engagea à le faire après son reveil, pour sa propre satisfaction, mais seulement une fois, car il y aurait du danger à le fatiguer. Chose étrange! il n'avait pas encore vu et il savait qu'il pouvait voir. Magnétisme! merveille inexplicable, quand cesseras-tu d'être méconnu, réjetté, ridiculisé! Les hommes ont tant besoin de toi! mais ils sont si aveugles qu'ils te repoussent avec dédain au lieu de recevoir tes bienfaits et de t'admirer en silence.

Le 8e jour, l'inflammation commençait à diminuer, la douleur était moins aiguë, il pouvait supporter pour quelques instans l'impression du jour; le dixième, le mieux était encore plus sensible; le douxième, enfin, il était guéri, lisant, voyant les objets éloignés; il a cessé alors l'usage de son colyre. Il s'est ordonné pendant deux mois de porter des lunettes vertes, en assurant qu'elles lui étaient nécessaires; pendant ce temps, l'œil était très-délicat et très-faible, à cause des divers traitemens qu'il avait fait.

Quelques jours après son entière guérison, il m'annonça qu'il allait perdre sa lucidité sous deux jours. Cesserez-vous aussi de dormir? — Non, je dormirai toujours et quand vous le voudrez, mais je cesserai de voir tant que je me porterai bien. — J'en suis bien fâché pour vos malades et principalement pour mon fils! et comme je prononçai cette dernière phrase avec exclamation de douleur, il fut lui-même comme plongé dans l'abattement et la tristesse. Après quelques instans de réflexion, il jetta un cri de joie, en me disant qu'il venait de trouver le moyen de conserver sa lucidité dans son état de santé, et par conséquent de traiter mon fils, et qu'il était

enchanté de trouver cette occasion de me témoigner sa reconnaissance. — Cela est-il sûr, mon cher Hébert? — Oui, parfaitement sûr; mais il faut que vous suiviez exactement ce que je vais vous dire (ici il m'indiqua ce que nous avions à faire, remit au lendemain l'exécution, quand nous serions seuls, et me fit promettre de ne jamais dire ce moyen à personne, pas même à lui, lorsqu'il serait reveillé; cette promesse m'empêche de l'imprimer ici). Le lendemain, après l'exécution de ses ordres, il m'assura qu'il serait lucide tant qu'il se porterait bien; mais que, par un renversement aux lois ordinaires du Magnétisme, il ne verrait plus lorsqu'il serait malade; qu'il fallait bien me ressouvenir de cette circonstance, et que je devais lui rendre sa lucidité alors, en employant le même moyen dont je venais de me servir. Il me serra affectueusement les mains, et me dit avec une expression d'amitié qui peut mieux se sentir que s'exprimer: « Me voici à vous pour la vie; vous pouvez « disposer de moi pour ceux qui vous intéres-« sent; je me ferai toujours un plaisir de « vous seconder; ne craignez pas de me fa-« tiguer; il m'en coûtera peu maintenant « pour donner des consultations. »

En effet, je n'ai jamais vu de somnambules être moins fatigués pour consulter, voir plus promptement et plus juste les maladies, en indiquer plus sûrement le remède ou le traitement. Je lui dois beaucoup ; je répéte avec plaisir que je ferai connaître incessament les soins qu'il a donnés à mon fils.

Comme il venait dormir chez moi tous les soirs que nous avions beaucoup de loisir, je lui proposai un jour de m'écrire dans son sommeil l'histoire de son propre traitement ; il accepta la proposition avec plaisir, et se mit de suite en besogne.

Voici son début :

Il est difficile de croire que, dans un aussi court espace de temps, j'ai vu s'opérer en moi des changemens aussi multipliés ; les médecins le nieront, les sots en riront et les personnes éclairées le croiront ; c'est à elles seules que je m'adresse, que je parle, et d'elles seules dont je veux être entendu. Puissé-je, dans mon état de veille, conserver le sang-froid et la volonté suffisante pour éclairer du flambeau de la vérité ceux qui en ont besoin, et les rendre tous à la raison! mais je ne veux point discourir, je veux prouver par les faits ; c'est, je crois,

le seul moyen de convaincre, et le seul que je me suis proposé de suivre.

Dans ce début que quelques personnes trouveront peut-être emphatique, on voit combien il aimait le Magnétisme; il eût voulu le propager et l'exercer, et il l'eût fait sans doute avec avantage, s'il en eût eu le temps. Personne ne magnétisait mieux que lui dans son état de somnambulisme.

Hébert croyait avoir à se plaindre de son médecin : il généralise trop ce qui n'est qu'un cas particulier. Nous connaissons beaucoup de médecins qui aiment et pratiquent le Magnétisme ; quelques-uns nous ont promis des notes pour ces Annales : nous mettrons un grand empressement à les publier.

Il continue ainsi :

Le 22 janvier 1814, parurent les premiers symptômes de la maladie dont je vais décrire le traitement par le Magnétisme, auquel je dois ma parfaite guérison et le recouvrement de l'œil droit, dont je fus privé pendant à peu près trente-six jours.

L'œil droit engorgé, une rougeur répandue dans toute cette partie de la tête, plusieurs migraines violentes furent les premiers des maux que je ressentis ; par la suite je vis avec plaisir disparaître en deux jours

cette ophthalmie sanguine, qui d'abord m'avait inquiété. Forcé de passer mes nuits entières au travail, je vis bientôt reparaître cette maladie, mais avec des symptômes tous différens de la première fois; après les douleurs les plus vives, les vaisseaux de la paupière inférieure s'engorgèrent, la conjonctive se gonfla, la cornée se couvrit d'un nuage épais qui me priva tout à coup de l'usage de l'œil, le sang se portant avec force vers la région du nerf optique, et y amena une irritation communicative pour les autres nerfs. J'éprouvai des convulsions dont personne ne put se rendre compte, et je fus en même temps atteint d'une fièvre nerveuse la plus complète, et la mieux caractérisée.

Il s'agissait donc d'allier deux traitemens presque contraires, et cependant de les faire accorder de manière à apporter deux soulagemens à la fois.

Un médecin fut appelé près de moi, et prétendit, suivant l'usage, que cela ne serait rien.....

Ici le mémoire cesse : c'est bien dommage ; l'histoire de ce traitement, écrite par le somnambule même, eût été beaucoup plus piquante ; elle eût offert des détails et des réflexions que je n'ai pu faire ; ce peu de mots nous le prouve, et fournit matière à quelques observations que l'on me permettra de faire.

Il est difficile de croire que, dans un aussi court espace de temps, j'ai vu s'opérer en moi des changemens aussi multipliés, etc. Cela est vrai; combien d'incidens dans ce traitement!

Première guérison, chute d'un corps étranger dans l'œil, qui rappelle un peu d'inflammation, enlèvement au milieu du traitement de cet accident; suites funestes; l'ophthalmie reparaît; guérison naturelle; perte de l'œil; arrivée de son père; hésitation dans sa confiance au Magnétisme; moyens employés pour la conquérir; accès de désespoir; rappel volontaire de l'ophthalmie; traitement régulier; guérison radicale; lucidité conservée après cette guérison.

Ce sommaire, qui rappelle les principaux faits de ce traitement, eût été traité avec bien de l'avantage par le somnambule; chacun des titres eût pu lui fournir un chapitre tout entier, si la mémoire pouvait rappeler toutes les conversations, toutes les discussions qu'il se plaisait à soutenir, on en serait sans doute fort émerveillé.

Il lisait dans la pensée de son magnétiseur avec une facilité extrême. Je n'en rapporterai qu'une preuve. Un malade, en même temps fort incrédule, vint me prier, d'un ton fort leste et un peu moqueur, de le mettre en rapport avec lui. Je me sentais fortement envie de congédier cet homme poliment, mais sans consultation : néanmoins je fis ce qu'il me demandait, en disant à Hébert : Voyez la maladie de monsieur, et indiquez-lui ce que vous croirez lui être bon. Il lui prit la main, le regarda attentivement, et, après un moment de silence : — Je n'y vois rien du tout. Le malade conclut de-là que le somnambulisme était une folie, et s'en retourna encore plus incrédule qu'il n'était entré. Moi, j'étais étonné qu'Hébert n'y vît pas; mais je n'en étais pas fâché. Le lendemain une autre personne me demanda de le consulter. Je le lui présentai de la même manière. En me pressant la main, Hébert me dit : Ce n'est pas

aujourd'hui comme hier. — Que voulez-vous dire ? — Hier vous me demandiez une consultation de la bouche seulement; aujourd'hui vous me la demandez de la bouche et du cœur.

Je rapporte ce fait entre cent aussi étonnans que celui-ci, parce qu'il peut servir aux consultans : ils ne doivent point oublier qu'une consultation coûte au somnambule; qu'elle est un effet de sa pure bienveillance et de celle du magnétiseur, et que, pour l'obtenir, ils doivent y apporter le même sentiment, et de plus de la confiance et de la gratitude. Mais celui qui vient consulter par curiosité, comme il le ferait chez une Bohémienne, pour voir si *l'on devinera juste*, ferait aussi bien de ne pas se déranger; il n'obtiendra jamais rien de bon.

Obligé de se rendre à la caserne de Courbevoie, Hébert m'a quitté avant la fin de mars; son œil était parfaitement rétabli. Il s'est battu toute la journée du 30, en se servant de cet œil; depuis il a obtenu son congé, et est retourné dans sa famille, où il a peut-être oublié qu'il avait été borgne pendant plus d'un mois.

Je terminerai ce récit par un mot d'Hébert, qui m'a beaucoup frappé. Questionné sur les avantages de la Médecine magnétique, il répondit : Ce n'est pas de la médecine que je fais; la médecine est une science conjecturale. Je vois le mal, comme s'il était au dehors; j'agis avec certitude, je vois en même temps le remède, on devrait la dire : CHIRURGIE INTERNE.

DU COMMUN.

VARIÉTÉS.

A messieurs les Rédacteurs des Annales du Magnétisme animal.

Messieurs,

Le Magnétisme ne pourra être bien connu que lorsque des expériences nombreuses en auront dévoilé toutes les propriétés. Cet agent invisible et puissant est sans doute soumis à des lois régulières de manifestation ; mais nous n'apercevons pas encore très-distinctement la liaison qui subsiste entre la *cause* et l'*effet*. La raison erre, pour ainsi dire, au milieu des théories ; de tout côté on lui offre des opinions ; on les appuie sur des phénomènes ; on fait valoir l'autorité des preuves : quel système adopter ?..... Croirais-je avec les élèves d'un magnétiseur célèbre que les procédés sont une portion essentielle et positive de l'acte magnétique ? Me persuaderais-je, avec une autre école, que la volonté

seule agit, et qu'un fluide auxiliaire lui est inutile? Dois-je me ranger du parti de ceux qui voient dans le *Magnétisme* une panacée universelle? Me rapprocherais-je, par préférence, de ces praticiens circonspects qui ont assigné certaines limites à ses facultés curatives? S'il m'est permis d'exprimer une opinion sur celles que je viens de parcourir, et dont l'énumération pourrait être beaucoup plus longue, je dirai que toutes ces hypothèses, considérées à part les unes des autres, sont également fondées; je dirai que le Magnétisme pouvant être entendu comme une modification d'une substance qui pense et qui veut, il doit suivre de là que les effets qu'elle cherche sont produits comme elle les veut; que la foi intime du magnétiseur devient la règle de son pouvoir; qu'il est, en quelque sorte, législateur dans cet empire intellectuel dont la nature lui confie le sceptre, et qu'il suffit enfin qu'il ait prononcé *je le veux* et *je le veux ainsi*, pour que sa loi soit exécutée.

En effet, quand je magnétise avec l'intention de guérir, je guéris; et d'autant plus promptement que cette intention a plus de vigueur. Si une charité toute chrétienne m'anime de sa flamme, si mon esprit tend de

tous ses efforts vers le but qu'elle lui assigne ; peut-être alors n'existe-t-il pas une maladie dont le Magnétisme ne puisse triompher. Si je doute, si j'hésite, des résultats imparfaits révèlent une action sans énergie ; j'ai *voulu* faiblement, le succès que j'obtiens prend la couleur et les formes de ma débile volonté.

Ouvrons les ouvrages d'un des plus illustres apôtres du Magnétisme, disciple de Mesmer et dont la réputation égale aujourd'hui celle de son maître ; lisons les relations interressantes, écrite par M. de Puységur, nous y verrons que les somnambules, si lucides sur tout ce qui les touche, possèdent spécialement cette lucidité, par la vive expression de la volonté du magnétiseur. Appercevez-vous les moyens de vous guérir ? demande-t-on à ce malade, dans le sommeil magnétique ?.... *Non*, répond-il. — Eh bien ! *cherchez et voyez.* — Il cherche et il trouve. Comment le magnétiseur a-t-il mis sous les yeux du somnambule un remède dont celui-ci ne soupçonnait pas encore l'existence ? Il a voulu.

Je ne savais encore sur le Magnétisme que ce que mes lectures m'en avaient appris, et j'attendais avec cette impatience que tout ma-

gnétiseur a éprouvée comme moi, l'occasion de fortifier ma disposition à croire, par ma propre expérience, lorsque le hazard me conduisit chez madame Bl..... Elle souffrait depuis quelque temps d'un mal dont les atteintes périodiques lui devenaient insupportables. Je lui proposai de la magnétiser. Je savais qu'elle avait eu le dessein d'aller chez un magnétiseur qui, à cette époque, occupait l'attention publique; mon offre était, par cette raison, d'autant plus susceptible d'accueil: elle fut acceptée. Il ne me fallut pas un quart d'heure pour mettre madame Bl..... en somnambulisme. Je la reveillai, je la rendormis; un geste me suffisait, et je m'assurai à diverses reprises du sommeil de ma malade. Il se trouvait, dans le même appartement, une jeune personne qui, étonnée de voir dormir ainsi madame Bl....., désira savoir si je produirais sur elle le même effet. Comme mademoiselle M.... jouissait de la meilleure santé, je n'osais espérer de la trouver également sensible au Magnétisme. Je me décidai cependant à la magnétiser. Je la vis, presqu'au même instant, fermer les yeux et s'endormir. Cette rapidité de somnambulisme acheva ma conviction. A peine made-

moiselle M.... était-elle endormie, qu'une de ses amies, mademoiselle J...., entra dans la même chambre. Elle fut aussi curieuse de tenter l'épreuve. L'épreuve fut à l'avantage du Magnétisme : j'eus une troisième somnambule, et celle-ci n'était pas plus malade que la seconde. Deux autres personnes arrivèrent dans le courant de la soirée ; elles voulurent être magnétisées; ma faculté de volition était tournée au somnambulisme ; je les endormis comme les autres. Je le répète, sur ces cinq somnambules, dont j'ai successivement éprouvé et reconnu la lucidité, qui n'entendaient que moi, qui satisfaisaient à toutes les conditions indiquées pour être duement convaincues de somnambulisme, une seule était malade ; les autres n'avaient pas la moindre indisposition. Je laissais dans les premiers instans à celles-ci toute liberté de s'occuper des objets qui leur passaient par la tête. Au mouvement oscillatoire de l'une, je devinai qu'elle était au milieu d'une danse ; je l'interrogeai, sa réponse justifia ma conjecture : elle assistait d'avance à un bal où elle devait se trouver le lendemain. Une autre avait le sourire sur les lèvres ; je lui demandai où elle était. Son attachement pour des parens éloi-

gnés d'elle l'avait transportée auprès d'eux. Celle-ci, dans une immobilité parfaite dormait d'un sommeil profond et concentré. Celle-là parlait à demi-voix et paraissait en conversation réglée avec sa sœur, dont elle prononçait le nom. Pendant ce temps, madame Bl... cherchait la cause et le siége de son mal, le voyait et me le découvrait. Mon intention n'est pas de vous exposer cette cure, qui a offert des circonstances remarquables. Mon but a été seulement de vous prouver, contre l'avis de quelques magnétiseurs, que le Magnétisme peut, en certains cas, agir sur les personnes en bonne comme en mauvaise santé. J'ai, le surlendemain, endormi dans la même maison un jeune homme fort et vigoureux et une dame non moins bien portante qui avait assisté aux convulsions des baquets, lorsque Mesmer tenait encore le somnambulisme au secret. Je suis donc fondé à penser, d'après les faits dont je viens de vous rendre compte, que, dans le Magnétisme, les phénomènes sont essentiellement subordonnés à la manière de les vouloir, et qu'ils portent l'empreinte de la volonté du magnétiseur, comme des pièces de monnoie, fabriquées avec le même métal, ayant entre elles un

rapport plus ou moins exact de poids et de valeur, et qui circulent sous des effigies différentes.

Que d'observations importantes ne reste-t-il pas à faire sur la volonté, sur l'éducation dont elle est susceptible, sur la loi de progression qu'elle doit suivre, comme mouvement, dans le développement de ses forces, sur les effets attachés à sa patiente application, sur l'intensité de ses effets, quand le magnétiseur agit d'inspiration et avec une confiance qui ne croit pas à la possibilité des obstacles, sur les résultats que produit l'association des volontés dans l'acte magnétique, et sur les moyens de perfectionner ces résultats !!!.... Quel intérêt ne présenterait pas la solution de ces questions diverses et de plusieurs autres qui se rattachent au même principe ! Permettez moi, messieurs, de les livrer au zèle pur et je puis dire religieux qui vous a fait entrer dans une carrière que la malignité des uns, que la mauvaise foi et l'aveugle opiniâtreté des autres a long-temps semée de tant d'épines. Elle vous promet quelques fruits aujourd'hui que la médecine ne conteste plus ce qui est certain, et ne met plus en doute ce qui est demontré. Espérons désormais que l'on

n'encourra plus la qualification de fou, parce que l'on croit à ce que l'on voit ; d'illuminé, parce qu'on a aperçu quelques nouvelles propriétés des corps organisés, et de charlatan, parce qu'on a pressé contre son cœur un être souffrant pour le guérir. Félicitons de cette victoire les magnétiseurs persévérans qui réunissent l'amour de la vérité aux lumières qui en facilitent la découverte. Leur doctrine a prévalu sur une honteuse incrédulité, et ils n'ont pas moins bien servi la cause du Magnétisme par le noble exemple de leur dévouement, que par leurs écrits. Parmi les ouvrages qui ont, dans ces derniers temps, opéré des conversions, il en est un dont l'auteur a des droits particuliers à notre reconnaissance. L'histoire critique du Magnétisme se distingue par un art de raisonnement, une rigueur de méthode, une grâce aimable de style qui lui a concilié tous les suffrages. Si M. Deleuze se prépare, comme on l'assure, a en donner une nouvelle édition, qu'il y consacre un chapitre à la volonté. C'est à lui qu'il appartient de nous développer le mécanisme de ce mystérieux instrument qui agrandit le cercle de nos relations avec le monde physique. Tont ce que

l'homme sait lui a été enseigné. Nous apprendrons aussi à *vouloir*, et le sage nous trouvera docile aux leçons qu'il nous donnera au nom de la nature et de la bienfaisance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BIROT.

CE que M. B. regarde comme entièrement décidé, ne me le paraît point du tout : c'est-à-dire, qu'il puisse y avoir des somnambules bien portans : car d'après ce que j'ai appris, il n'a gardé que quinze jours les quatre personnes soi-disant en bonne santé, et ne les a plus magnétisées faute d'occasion, ou pour se livrer entièrement au traitement de madame Bl. On avouera que cela ne détruit nullement les objections que j'ai faites dans le précédent Numéro, objections qui résultent de l'expérience accumulée des pères du Magnétisme.

Je dois cependant éclaircir un point qui, dans cette affaire comme dans bien d'autres, réduit toute la discussion à un malentendu. Lorsque j'ai dit que je croyais qu'il fallait être malade pour ressentir les effets du Magnétisme, je n'ai point prétendu qu'il fallait être malade à la mort : la plus légère incommodité suffit quelquefois pour donner lieu aux

effets les plus extraordinaires. L'action magnétique, considérée dans ses résultats, est un mouvement communiqué du magnétiseur au magnétisé ; si ce dernier est bien portant, c'est-à-dire si toutes les parties qui le constituent sont en parfaite harmonie, le mouvement communiqué se repart également et ne produit aucun effet sensible ; ainsi, une accumulation d'électricité ne change rien à l'état d'un corps non isolé. Mais si l'harmonie est troublée, quelqu'en soit la cause, fût-ce un simple mal de tête, l'action magnétique qui tend si puissamment à la rétablir se concentre sur l'organe affecté. Cette accumulation des forces vitales donne aux nerfs environnans un plus haut degré d'irritabilité, qui se communique à tout le système nerveux, irritabilité à laquelle nous devons les phénomènes du somnambulisme.

Il est d'ailleurs constaté que la lucidité qui se développe dans le somnambulisme, s'éteint ordinairement à la parfaite guérison ; si elle se prolonge, on peut douter du retour de la santé, et les cures les plus belles sont celles où le malade, guéri, ne sent plus aucun effet du Magnétisme.

LAUSANNE.

A MM. les Rédacteurs.

En faveur des personnes que leurs affaires éloignent du point où nous placent l'étude et le travail, à l'aide desquels on peut s'enrichir dans l'immense empire de la science, et qui n'ont pas de temps à donner à des lectures attentives, dont le fruit est si précieux lorsqu'un bon esprit sait le digérer et en faire sa nourriture, c'est une assez bonne chose qu'un journal : on peut en tirer profit. C'est avec regret que je me trouve placé dans les rangs de ceux dont les bibliothèques ont suivi les chances des fortunes qui avaient permis d'élever de ces monumens domestiques si utiles, près desquels le désir de savoir était satisfait, les ténèbres de l'ignorance se dissipaient, et l'intelligence trouvait des forces capables de résister à celles que, souvent, la paresse déploie pour nous empêcher d'étendre, en nous élevant, les bornes d'un horizon dont le cercle fuit, pour ainsi dire, et s'agrandit à l'œil animé par l'instruction. Sans livres, depuis ce temps dont le souvenir ne doit plus,

aujourd'hui, retrouver les expressions qui en attestaient les angoisses, je tire du miel des fleurs éparses dans les journaux : c'est le seul aliment d'un esprit jadis avide des connaissances dont les siècles passés ont fait la fortune du nôtre; c'est là où je trouve, il est vrai, bien des choses renouvelées, comme on dit, des Grecs; mais quelquefois aussi de ces grands témoignages qui confirment celui que nous produit l'expérience de tous les momens, et qui nous rappellent que les hommes tiennent de leur origine une essence qui les constitue toujours un peu les mêmes, à quels siècles qu'ils aient appartenus, comme ils nous paraissent dans celui-ci. Aujourd'hui, ainsi qu'autrefois, on n'accueille les nouveautés qu'après les avoir fatiguées de résistances, et les avoir fait vieillir sous le poids de l'oppression. Ces réflexions, messieurs, me tourmentent souvent : elles se renouvellent en lisant vos *Annales*. Un bon voisin, resté riche, vient de me les prêter : il sait qu'il m'en a coûté cent louis pour avoir le droit de prendre du plaisir à vous lire; je ne les regrette pas. En vous remerciant ici, je renouvelle un hommage fait à la science, à mon pays, au bon *Mesmer*, à qui l'humanité saura bien,

un jour, rendre la justice que sa conscience lui promet, au pied des monts helvétiques, où il attend avec calme la récompense de son active philantropie. Cette aimable vertu lui a fait faire beaucoup de bonnes œuvres. La mention honorable d'une des plus importantes est consignée dans le n° VI de vos *Annales*.

Dans sa lettre à la reine de France, on trouve la forte expression du sentiment qui le brûlait, en pensant à l'importance de sa découverte. « Je cherche, lui dit-il, un gouvernement qui « aperçoive la nécessité de ne pas laisser in- « troduire légèrement dans le monde une « vérité qui, par son influence sur le phy- « sique des hommes, peut opérer des chan- « gemens que, dès leur naissance, la sagesse « et le pouvoir doivent contenir et diriger « dans un cours et vers un but salutaire. »

Tel qu'ait été l'effet produit par ce noble et loyal avis donné à la puissance, rien n'a été fait pour une découverte contre laquelle on avait adopté la résolution de mettre entre les mains de l'insouciance l'arme du ridicule. Toute l'artillerie qui pouvait abattre une nouveauté, géant à sa naissance, fut mise à la disposition des pamphlétaires, des chansonniers. Partout, et sur les planches des théâtres, on n'entendait qu'un feu roulant dirigé par

ceux-là mêmes qui, honorés par les distinctions que la reconnaissance et l'estime accordent au savoir, ne peuvent et ne doivent s'acquitter envers la société qu'en discutant franchement, et sans détours, une question qui ne prend un rang dans la science qu'en raison de son importance honorable pour l'esprit humain, et de son utilité dans l'art, *créé par la nature*, de donner des remèdes à nos maux. Cette assourdissante artillerie essayait de foudroyer, pendant que d'adroits mineurs se couvraient, en travaillant, de tous les titres d'un imposant commissariat.

Les rapports publiés par ce tribunal, dont l'autorité se fortifiait par la confiance de la partie du public qui a le droit de demander son instruction à des savans qn'il honore de sa considération, ne produisirent pas tout l'effet qu'on voulait en obtenir. Un *rapport* dont l'auteur eut le généreux courage de s'isoler de ses collègues, affaiblit les coups qu'on avait voulu diriger sous les couleurs d'un style propre à l'écrivain que la muse de l'astronomie avait couronné.

Il faut avoir vécu à cette époque, pour savoir par quelle fatalité la lettre de *Mesmer* à la reine n'éveilla pas la surveillance d'une autorité protectrice, impartiale, et qui avait

tant de moyens, autres que ceux qu'elle employa, pour débarrasser la vérité des entraves multipliées devant sa marche et son essort, et obtenir un rapport qui n'avait besoin, pour valoir, que de la richesse des faits, et non du brillant vernis du pinceau du célèbre *Bailli*. Un entretien avec *Mesmer*, le puissant témoignage de son *activité* auraient amené la conviction qu'il était inutile d'attendre, en France, sur une nouveauté qui partage avec tout ce qui nous est apporté de neuf la résistance, et qui doit être refoulé chez les nations voisines, qui nous rapportent les objets de notre premier dédain, et nous font un peu honte de notre tic national. Or, on ne s'entretînt pas avec *Mesmer*, on le verra dans la partie historique de vos *Annales* : donc on vit par les yeux d'autrui, et Dieu sait combien de taches ternissaient les lunettes qui les couvraient ! ! !

Le cours de trente et quelques années a, par la connaissance des faits produits par le *somnambulisme*, donné une telle importance aux progrès avoués de cette découverte, que ce que j'ai cité de la lettre à la reine doit être un cri toujours résonnant, dont le bruit ne peut se perdre, sans inconvénient, dans le vague des airs. Il a retenti en Prusse : on y a

applaudi aux mesures sollicitées ici vainement par *Mesmer*. Régulariser la marche des moyens indiqués par le *somnambulisme*, a paru, dans cette partie de l'Allemagne, pays où la science a aussi ses autels et ses temples, mériter la plus scrupuleuse attention. Comme il est toujours possible que l'on abuse des meilleures choses, que les plus parfaits produits de la nature peuvent être, sous un œil peu exercé, soumis à une fermentation irrégulière et désordonnée, il me paraît, messieurs, indispensable, en intéressant toutes les classes de vos lecteurs, de les fixer toutes sur cette pensée, de les rattacher toutes à cette manière de voir le Magnétisme animal, que *Mesmer* avait de grands motifs de signaler ainsi à la puissance.

Eh ! que ne devons-nous pas dire du *somnanbulisme*, dont ce docteur ne parlait pas à la Reine ; nous, sous les yeux desquels se sont multipliés tant de faits qui nous font un devoir de recommander la prudence comme la première vertu d'un magnétiseur. Unissons nos vœux ainsi qu'il convient d'unir nos efforts. On nous pourra dire, sans doute, de produire les titres de notre mission, et de démontrer la légitimité de notre marche dans une carrière où nous a poussé ce sentiment dont chacun parle. *Homo sum, humani nihil à me*

alienum puto : rien de ce qui intéresse l'humanité ne peut nous être étranger. Répondons aussi pacifiquement qu'il sera possible; nous n'empiétons sur le terrain de personne; nos efforts ne se dirigent que sur des incurables, qui, par un peu d'amour pour la vie, et pour l'utilité dont ils peuvent être au sein de leurs familles, quittent le sol qu'ils sentaient s'ébranler sous leurs pieds, saisissent un appui qu'on ne leur avait pas présenté, et se raniment déjà près de nous par l'espérance.

Ajoutons, s'il le faut, et avec tous les égards dus aux droits acquis par de longues et pénibles études, que nous n'avons fait que ramasser par terre ce que le dédain et le mépris avaient laissé; que la force de la vérité, qui, pour arriver, a aussi celle de la patience, a passé jusqu'à nous du bras de celui qui, pour la fortune des choses utiles, ne compte ni les années ni les siècles lorsqu'il a arrêté dans sa sagesse que les efforts des hommes et de leurs passions ne seraient devant sa volonté que comme la paille légère que le vent emporte. Garantis de tout reproche par la pureté de nos intentions, autorisons-nous, s'il le faut, du refus proclamé par les chaires d'enseignemens, et dans l'école, de s'occuper d'une nouveauté repoussée par un décret de la très-salubre Fa-

culté qni, ne l'ayant pas rapporté et biffé sur ses registres, continue de considérer son anathème comme un foudre suspendu sur la tête des fauteurs de la nouvelle doctrine. Puisque, depuis trente ans, l'appel que fait aux savans le public, qui leur demande un rapport sur le *somnambulisme*, comme il le sollicita jadis sur le *Mesmérisme*, est resté sans réponse, et qu'il est hors de toute raison de qualifier de ce titre des diatribes éparses, qui ne se rattachent à aucun autre plan que celui de couvrir la vérité des grotesques vétures du ridicule : puisqu'enfin les Facultés, en ne s'enrichissant pas des faits multipliés qui pouvaient les éclairer, paraissent abandonner cette bonne fortune à d'autres, et que les magnétiseurs en jouissent, ne faut-il pas conclure de l'ignorance invincible certifiée par des refus constans d'examiner, que ce n'est plus des savans qu'il faut attendre des rapports sur le Magnétisme, mais des magnétiseurs qui, par une pratique guidée par des lumières acquises dans cette nouvelle physiologie, ont pu concourir à multiplier les preuves des phénomènes autant étonnans que variés de la réalité et de l'utilité du *somnambulisme*.

La postérité leur devra d'avoir conservé la tradition pendant la tourmente qui troubla le

calme qui convient à la culture de toutes les parties de la science, et l'horizon éclairci leur annonce que les ténèbres ont fui au moment où l'érudition et l'amour des bonnes études ont pu se replacer sur le trône. C'est de là, messieurs, que s'élance un coup-d'œil rapide sur toutes les parties de l'instruction. L'Europe a trop retenti des prodiges que nous concourons à publier pour que la masse de tant de témoignages ne comprime pas la malveillance, et qu'il ne soit pas pris des mesures qui replacent la marche que doit prendre aujourd'hui l'enseignement de la physiologie, devenue plus science qu'elle ne l'a jamais été, puisque le *somnambulisme* est confirmé tous les jours dans le droit acquis de l'éclairer de sa lumière.

Proclamons les avantages de la découverte dont nous soutenons la cause par des faits; mais que ce soit la lettre de *Mesmer* à la main, afin qu'il soit bien connu que nous sommes persuadés que l'on peut abuser des meilleures choses, et que prévenir les abus est un des devoirs de la prudence.

Un de vos Lecteurs.

M. de LAUSANNE demeure actuellement rue des Cinq-Diamans, n° 27. C'est à cette derniere adresse qu'il faut s'adresser pour tout ce qui concerne ces Annales.